

Donald Smith : D'une nation à l'autre

André Vanasse

Numéro 89, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38110ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (1998). Donald Smith : D'une nation à l'autre. *Lettres québécoises*, (89), 7–8.

Donald Smith : *D'une nation à l'autre*

Notre ancien collaborateur Donald Smith, auteur d'une dizaine d'essais littéraires portant entre autres sur Jacques Godbout, Gilbert La Rocque et Gilles Vigneault, vient de publier son premier essai polémique qui suscite un vif intérêt au Québec. *Lettres québécoises* l'a rencontré lors de son passage au Salon du livre de Montréal.



ENTREVUE
André Vanasse

L.Q. Dans *D'une nation à l'autre* : des deux solitudes à la cohabitation¹, vous avez décidé de partir en guerre contre certains ténors antiquébécois. Selon vous, ils sont une des principales causes du fossé qui se creuse entre les Québécois francophones et les anglophones du Québec et du Canada. Il est temps, dites-vous, que l'on sache que les Québécois sont accueillants et ouverts aux anglophones.

À la lecture de votre défense, une question m'a hanté, question que je vous pose en la sachant, je l'avoue, piégée : n'avez-vous pas l'impression que les anglophones sont en général moins ouverts, plus intolérants même que les francophones du Québec ?

D.S. Pas du tout. Il existe un mythe au Québec selon lequel les Canadiens anglais ne sont que des Américains dépourvus de culture nationale et qui ne pourraient exister sans le Québec. C'est complètement faux. Et bien sûr, au Canada anglais, le mythe est celui de Québécois qui se plaignent sans cesse et dont la culture est basée en partie sur le refus de l'Autre. Dans mon essai, je réfute ces deux thèses. Le Canada anglais est un pays culturel très fort. Ses écrivains, chanteurs, musiciens classiques et populaires, ses émissions de radio et de télévision sont parmi les plus influents au monde. J'en dresse l'inventaire dans mon essai. Quant à la culture québécoise, je profite du fait de bien connaître de nombreux écrivains et d'être critique littéraire de profession pour démontrer, par exemple, que Félix-Antoine Savard et Gaston Miron sont de grands auteurs dont les thèmes sont la liberté, le respect de l'Autre, et dont l'imagerie et la beauté du langage sont exceptionnelles.

L.Q. Quand on lit votre introduction autobiographique et les entrevues que vous avez réalisées avec Jim Corcoran, Larry Hodgson, Nancy Huston et Nanette Workman, on a l'impression que le désir de connaître l'Autre, de parler sa langue, de participer à sa culture, dépend en grande partie d'un rapport affectif (amour, admiration, estime) à cet Autre. C'est merveilleux, mais cette loi ne s'applique pas aux communautés linguistiques du pays. Comment faire pour que les collectifs francophone et anglophone en arrivent à une estime mutuelle, compte tenu que les liens qui pourraient les réunir sont d'un tout autre ordre que celui de l'amour ou de l'amitié ?

D.S. Le grand romancier canadien-anglais Hugh Macmillan avait raison : deux solitudes — ajoutons-en une troisième, les autochtones — se regardent en chiens de faïence dans ce pays. On ne se connaît pas, ou si

on se connaît, c'est trop souvent à travers les médias qui ne font qu'élargir le fossé d'ignorance qui nous sépare. Dans mon essai, je réfute les assertions négatives et diffamatoires de Diane Francis (*Financial Post*) et de Barbara Amiel (*Maclean's*), mais je réponds aussi aux affirmations insultantes faites à la culture et à l'identité canadienne-anglaise que l'on trouve toutes les semaines dans les médias québécois. Il y a des exceptions importantes à ce phénomène : depuis plus de dix ans, Jim Corcoran présente aux Canadiens anglais, à la radio de la CBC, les chanteurs québécois et francophones : le succès de cette émission est phénoménal... aucun commentaire négatif, seulement la curiosité de connaître l'Autre.

Si j'ai décidé d'interviewer quatre écrivains et chanteurs anglophones qui font carrière en français, c'est pour démontrer qu'avec une petite dose de curiosité, on peut connaître l'Autre, de l'intérieur. Le transfert d'une culture à l'autre enrichit, ouvre l'esprit et le cœur, et peut même mener à des carrières créatrices exceptionnelles.

Mon but ici n'est pas politique. J'explique comment j'en suis venu à accepter et à appuyer l'idée d'indépendance, j'exprime mes frustrations face à l'impasse référendaire, à l'apparente impossibilité de réaliser l'indépendance, et je suggère une nouvelle approche : la reconnaissance de trois peuples, ou de trois nations : francophone (Québécois, Acadiens, Canadiens français), anglophone et autochtone. Chaque peuple serait égal, mais aurait des pouvoirs différents. Par exemple, il est évident que Québec doit être le principal législateur pour tout ce qui touche à sa culture, mais le Canada anglais a besoin lui aussi d'un pouvoir central (à Ottawa ?) pour cimenter et promouvoir la culture canadienne-anglaise. Une redéfinition des pouvoirs s'impose.

Cette notion des trois peuples ne doit pas être proposée aux seuls Québécois lors d'un référendum. Une délégation apolitique devrait la présenter aux Canadiens anglais et aux autochtones. Si le principe des trois peuples est refusé, un référendum dans les plus brefs délais donnerait peut-être la victoire au Oui.

L.Q. Vous avez fait une analyse des déclarations de Mordecai Richler. Vous montrez que Richler est presque aussi mal perçu au Canada anglais qu'au Québec.

D.S. Richler est un grand romancier, mais c'est un antinationnaliste entêté. Les intellectuels canadiens-anglais luttent pour la sauvegarde et la promotion de leur culture et ils se méfient à juste titre de l'influence



américaine. Richler ne les appuie pas. En lisant à peu près tout ce que Richler, polémiste, a écrit sur le Québec, j'ai découvert, à ma grande surprise, qu'il se dit Québécois avant d'être Canadien. Il est très attaché à Montréal, mais il vit dans le passé et ne comprend pas la nécessité de lois linguistiques pour protéger le français. C'est agaçant, surtout lorsqu'il publie des articles aux États-Unis proclamant que les perroquets québécois n'ont pas le droit de parler anglais ! Richler ironise, a du style, mais il contribue aux préjugés et n'éclaire en rien le débat.

L.Q. Vous avez montré que les grands nationalistes francophones que vous avez fréquentés (Jacques Ferron, René Lévesque...) avaient une très grande connaissance de la langue et de la littérature anglaises. Avez-vous rencontré des intellectuels anglophones qui avaient la même curiosité ?

D.S. Absolument. Partout. À l'Université Carleton où j'enseigne la littérature québécoise, il existe une véritable curiosité pour le Québec, une connaissance profonde de sa situation. Les grands écrivains canadiens-anglais comme Margaret Atwood comprennent les Québécois et expliquent à leurs concitoyens d'une façon objective et passionnée nos problèmes d'identité. M^{me} Atwood admire Gilles Vigneault et sait pertinemment que le pays « qui n'est pas un pays » est le Québec. Il y a quelques semaines, le plus grand essayiste du Canada anglais, Pierre Berton, a publié un article dans la majorité des journaux anglophones incitant ses compatriotes à accepter les Québécois comme un peuple. Et puis il y a l'existence de l'Association des littératures canadienne et québécoise, société savante créée il y a plus de vingt ans, où écrivains,

intellectuels et étudiants canadiens-anglais et québécois se côtoient, s'enrichissent et se reconnaissent (le nom de l'association indique parfaitement la reconnaissance mutuelle). Malheureusement, certains journalistes influents, ainsi que tous les premiers ministres, trop souvent anciens avocats recyclés, protègent leurs propres intérêts et n'ont pas de vision globale fondée sur la reconnaissance des trois nations.

L.Q. Pourquoi avez-vous intitulé votre conclusion « Prochain Épisode » ?

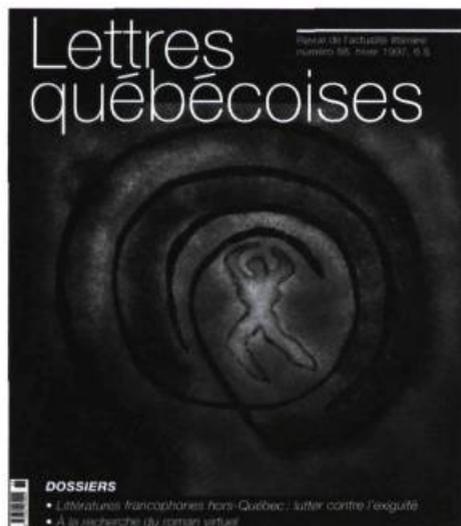
D.S. J'ai bien connu Hubert Aquin. Il est venu enseigner une année entière à l'Université Carleton, attiré sans doute par la présence de ma collègue Patricia Smart qui venait de publier un essai percutant sur son œuvre... voilà encore un autre exemple d'une belle complicité entre intellectuels canadiens-anglais et québécois. *Prochain Épisode* date de 1965. Trente-trois années plus tard, nous attendons toujours le prochain épisode. Chaque été, je me promène dans les rues de Genève (décor du célèbre roman de Hubert Aquin). Je prends un verre à l'Hôtel d'Angleterre et je me dis que rien ne change malgré le temps qui passe : toujours la même image renversée des Alpes sur le lac Léman ; toujours des oui-non à n'en plus finir.

Freud était sans doute meilleur commentateur littéraire que psychiatre. Les écrivains « expriment les besoins psychiques d'un peuple » écrivait-il. « Pays incertain » (Jacques Ferron), « pays de Québec » (Hémon, Savard), où es-tu ?

1. Donald Smith, *D'une nation à l'autre : des deux solitudes à la cobabitation*, Montréal, Stanké, 1997, 170 p., 17,95 \$.

Lettres québécoises

la revue de l'actualité littéraire



Lettres québécoises,
 une revue entièrement consacrée
 à la littérature québécoise depuis plus de 20 ans.

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)

2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)

3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)

INDIVIDU	INSTITUTION	INDIVIDU	INSTITUTION	INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 20 \$	Canada 25 \$	Canada 35 \$	Canada 45 \$	Canada 50 \$	Canada 70 \$
Étranger 25 \$	Étranger 30 \$	Étranger 45 \$	Étranger 55 \$	Étranger 70 \$	Étranger 80 \$

Nom _____

Adresse _____ Ville _____

Code postal _____ Tél. _____

Ci-joint : Chèque Mandat postal

MasterCard Visa

No _____ Exp. _____

89 _____ Signature _____ Date _____

Retourner à : *Lettres québécoises* 1781 rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
 Tél.: (514) 525-3781 • Téléc.: (514) 525-7537